Dumaniant, Antoine Jean Bourlin
Grotius

GROTIUS,

OU

LE FORT DE LOEVESTEEN,

MELODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES ET A SPECTACLE,

PAR M.

Musique de M. QUAISAIN;

Ballets de M. MILLOT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 20 Mars 1810.

PARIS,

.RBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1810.

PERSONNAGES.

Jacob PRONNING, dit Walderberg, gouverneur du fort de Loëvesteen.	MM. *Defresne.*
Le colonel STERMAN, commandant la garnison du fort.	*St.-Clair.*
GROTIUS, prisonnier d'Etat.	*Fresnoy.*
Le docteur BEUSCHEP, médecin du Stadhouder.	*Joigny.*
VAUVELDE, domestique de Grotius, sous le nom de Steen et les habits d'un soldat.	*Douvry.*
SLOT, geolier en chef du fort.	*Stocleit.*
LAMBERTS, maître maçon du village de Loëvesteen.	*Dumont.*
KLAS, son fils.	*Raffile.*
Un Officier.	*Barthélemi.*
Premier Soldat.	*Delaporte.*
Second Soldat.	*Debray.*
Mad. GROTIUS.	Mlle. *Lévesque.*
ADOLPHE, son fils, âgé de 7 ans.	Mlle. *Millot.*
LISE, servante de Grotius.	Mlle. *Lagrenois.*
NATIE, fille de Slot.	Mlle. *Depas.*

Soldats de la garnison.

Paysans et paysannes du village de Loëvesteen.

La scène se passe au fort de Loevesteen, près du village, en 1621.

GROTIUS,

OU

LE FORT DE LOVESTEEN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente la cour intérieure du fort; à droite, la cour où est renfermé Grotius, à gauche, une grille donnant sur le chemin du village.

SCENE PREMIERE.

NATIE, KLAS. *Ils viennent du village.*

NATIE.

J' ten avertis, Klas, c'est mal débuter l' jour de not' mariage.

KLAS.

Fi! Mamzell', fi! s' conduire comme çà l' propre jour ous que j'dois être vot'mari.

NATIE

Tu s'ras donc toujours jaloux?

KLAS.

J'nai pas sujet d' l'êtr' n'est-ce pas! et c' t'escogrife d'soldat, c' biau monsieur qu'a l'air de m' prendre pour une bête, M. Steen, enfin, pourquoi causes-tu toujours avec lui?

NATIE

Parc'qu'il est ben poli, ben galant, ben empressé à m' rendre toutes sortes de p'tits services, et puis c'est un si bon garçon, un si bon cœur! faut voir comme y prend pitié de c' pauvre M. Grotius qu'est prisonnier d'État dans c'te forteresse. Y l' plaint d' toute son ame! y m'apprend comme quoi c' M. Grotius est un des plus grands hommes dont les Sept-Provinces puissent se glorifier! comme quoi ses ennemis l'ont enfermé ici, ben injustement, et comm' quoi l' Gouverneur Walderberg, qu'est fier et cruel, l'tourmente d' toutes les façons! ça m'touche, moi. qu' j'en pleure à faire plaisir, et j'voudrais pour beaucoup que M. Grotius fût délivré.

KLAS.

Je n' donne pas dans c' t'histoire là, mamzell' c' n'est pas du prisonnier qu' vous vous occupez avec c' maudit soldat! y vous

plait parc'qu'il vous dit qu'vous êtes ci, que vous êtes çà . . et cent autre niaiseries que j'ai eu l'avantage d'vous dire avant lui, enfin j' crains ben qu'mon honneur n'soit compromis.

NATIE, *le pinçant.*

Hum! l' mauvais esprit! eh ben oui, M. Steen m' dit que j'sis aimable et jolie, je l'écoute, parc'que ça m'fait plaisir, et j'veux l'y parler, parc'que çà t'fait enrager.

KLAS.

Soyez donc amoureux, pour être menés comme çà . . . queu dommage qu'on n' puisse pas s' marier sans épouser sa femme.

NATIE.

Voici mon père!

SCENE 11.

LES PRÉCÉDENS, SLOT, *sortant du fort.*

SLOT.

Eh ben! qu'est-ce donc? vous vous querellez, j'crois; attendez donc qu'vous soyez mariés.

NATIE.

C'est lui, qu'est jaloux.

SLOT.

C'est que t'es jolie.

KLAS.

C'est qu'elle est coquette.

SLOT.

C'est qu'elle est femme. Allons, qu'çà soit fini et qu'on se taise. (*à Klas.*) Que viens-tu faire ici?

KLAS.

J'viens d'la part d' mon père, qui m'a dit d'vous dire de m' dire pour lui r'dire l'heure ous qu'il doit venir vous prendre pour aller tous ensemble prier M. le Gouverneur d'nous faire l'honneur d'honnorer notre noce d' son honnorable présence.

NATIE.

J'aimerais bien autant qui n'y vînt pas. C'est un méchant homme.

KLAS.

Je n' l'aime pas non plus, moi; avec son œil farouche y m' fait toujours peur; mais c'est M. l' Gouverneur, et je n' pourrons pas nous dispenser. . .

SLOT.

C'est bon, dans deux heures ton père n'a qu'à venir ici, j' s'rons tout prêt; toi, ma fille, va t'habiller.

NATIE.

Oui, mon père, j' vas tâcher d'être ben gentille. A r'voir mon bon p'tit Klas.

KLAS

Mon bon p'tit Klas! t'es drôle quand tu veux. (*Il l'embrasse.*)

SLOT.

Allez, mes enfans, allez. (*Ils sortent par deux côtés opposés*)

SCENE III.

SLOT, seul.

Y m'ont fait trembler, en parlant du Gouverneur. Si M. Walderberg s' doutait d' not' façon de penser à son égard, j' serions tous perdus . . . Mais l' voici lui-même, avec une partie d'la garnison. Il a sans doute quelques nouveaux ordres à donner.

SCENE IV.

WALDERBERG, STEDMANN, SLOT, VAUVELDE, Soldats.

WALDERBERG.

Soldats, les Etats-Généraux sont instruits que les partisans d'Arminius, toujours rebelles au Sinode de Dort, fomentent de nouveaux troubles dans ces contrées. Le Stadhouder, Maurice d'Orange, afin de déjouer leurs complots, s'est rendu lui-même à Heurdens, à quatre lieues d'ici. Il me recommande la plus grande surveillance à l'égard du prisonnier d'état Grotius, l'un des chefs du parti arménîen. Nul étranger ne doit l'approcher désormais, et toute correspondance à l'extérieur lui est interdite. Sa femme, sa servante et son fils ne resteront auprès de lui qu'avec les plus sévères précautions, pour s'assurer que rien ne favorise son évasion; je vous rends responsables de la stricte exécution de ces ordres. Je punirai sans pitié ceux d'entre vous qui négligeraient leur devoir, et je récompenserai généreusement quiconque découvrira et me dénoncera les tentatives faites par le prisonnier, ou en sa faveur.

STEDMANN.

Commandant, au nom de la garnison, je vous réponds de la plus entière obéissance.

WALDENBERG.

Tout commerce doit cesser, braves soldats, entre vous et ce prisonnier criminel. Je vous défends donc, sous les peines les plus rigoureuses, de lui parler et de souffrir qu'il vous parle. Cet ordre s'étend à sa famille et à ses domestiques.

STEDMANN.

Notre devoir devoir est d'obéir. Vos intentions seront ponctuellement remplies.

WALDERBERG.

Colonel, faites changer la sentinelle.

L'OFFICIER.

C'est le tour de Stéen.

VAUVELDE, *sortant du rang.*

Me voici.) *On le place en faction ; les soldats sortent.*)

SCENE V.

WALDERBERG, STEDMANN, VAUVELDE, en faction.

STEDMANN.

La rigueur et l'inflexible caractère du Stadhouder ne se dement point dans les ordres que vous venez de nous transmettre, en son nom.

WALDERBERG.

Ces ordres sont encore trop doux, au gré de mes desirs.

STEDMANN.

Qui peut vous inspirer une haine aussi forte contre Grotius? Je sais qu'il est Arménien, et que vous avez embrassé les opinions des Gomaristes; mais cette différence influe-t-elle à ce point sur votre cœur?

WALDERBERG.

Je vous estime, colonel, et l'amitié que j'ai pour vous ne met point de bornes à sa confiance. Connaissez-moi donc tout entier. Le zèle théologique dont les Sept-Provinces sont maintenant agitées, n'est pas le sentiment qui m'anime et me conduit; je laisse aux Arméniens et aux Gomaristes leur folle ardeur pour la dispute qu'ils ont élevée au sein de nos églises. Maurice, changeant habilement ces discussions religieuses en factions d'état, fait servir à l'agrandissement de sa propre puissance, les rivalités et les haines de ces fougueux sectaires. Comme lui, sans approfondir lequel des deux partis est le plus juste, je m'attache à celui qui seconde le mieux mes projets. La cause des Gomaristes est devenue la mienne; mais un fanatisme aveugle n'a point déterminé ma conduite. Cette cause triomphait, lui Maurice, lui prêtait son appui, elle me promettait la vengeance, l'espoir de la vengeance, a seul décidé mon choix.

STEDMANN.

La vengeance!

WALDERBERG.

Oui, la vengeance; d'autant plus terrible, qu'elle a tardé plus long-tems . . . Le nom de Walderberg, ce nom sous lequel je suis connu à Lëvesteen et dans toute l'armée, n'est pas celui de mes ancêtres. Gérard Pronning, mon père, né dans cette partie du Brabant qui avoisine la Hollande, fut obligé de s'expatrier, par des motifs que je ne rappellerai point ici. Il vint chercher à La-Haye un asyle et les moyens d'une meilleure fortune. Leicester gouvernait alors les Sept-Provinces, au nom de la Reine Elisabeth. Mon père sut, par son adresse et ses services, gagner les bonnes grâces de l'Anglais, qui le fit entrer dans la régence d'Utrecht; mais cette prospérité fut de courte durée: bientôt Leicester, rappelé par sa souveraine, laissa mon père sans protecteur; le parti de Barnevelt, opposé aux Anglais, reprit les rênes du gouvernement, et Grotius, l'un des chefs de ce parti, traina Gérard Pronning devant les tribu-

maux, après l'avoir destitué de ses fonctions. Il le flétrit par un jugement infamant, et le contraignit à quitter pour toujours le territoire de la République. Jeune à cette époque, je jurai une haine constante à Barnevelt et à Grotius. J'épousai les intérêts de Maurice, dont le pouvoir s'accroissait chaque jour. Je m'efforçai de lui plaire, dans l'espoir de satisfaire, par lui, mon ressentiment; je réusis dans mon dessein, et quand Barnevelt porta sa tête sur un échafaud, j'eus le plaisir de l'y conduire moi-même. Je ne sais comment Grotius échappa à la mort; mais dès qu'il fut condamné à une prison perpétuelle, je sollicitai l'emploi de le garder. Il me fut accordé, et je le regarde comme la plus douce récompence de mes services; depuis deux ans qu'il est confié à mes soins, je jouis de ses souffrances avec délices, et je n'ai rien négligé pour les aggraver. Madame Grotius a vainement obtenu du Stadhouder la permission de partager avec son fils et deux domestiques, la captivité de son époux. Si les ordres formels du prince ne me permettent point de les séparer de Grotius, j'ai sçu du moins lui créer en eux de nouveaux déguisemens. Je me flattais que tant de maux le conduiraient promptement au terme où j'aspire, mais jusqu'à present la force de sa santé a trompé mon espoir.

STEDMANN.

Je n'abuserai pas du secret qui vient de vous échapper, mais je me servirai des droits qu'il me donne, peut-être, pour vous rappeler à des sentimens plus humains.

WALDERBERG.

Non, non, la pitié n'a point d'accès dans mon cœur, la vengeance le remplit, et j'ai trop différé à la satisfaire. Puisque les moyens détournés que j'ai pris jusqu'à ce jour n'ont produit aucun effet, il en est de plus directs et de plus sûrs. Je suis résolu à les employer avant un mois. Grotius, l'odieux Grotius. . .

SCENE. VI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Le docteur Beuschep, l'un des médecins du Stadhouder, demande, au nom du prince, à parler sur-le-champ à M. le Gouverneur.

WALDERBERG.

Colonel, venez m'aider à le recevoir, nous reprendrons cet entretient dans un autre moment. (*Ils sortent tous trois.*)

SCENE VII.

VAUVELDE, *seul.*

J'ai vainement essayé d'entendre ce qu'ils disaient! Walderberg semble satisfait! il médite sûrement de nouvelles cruautés. . . Mais qu'elqu'un sort de la tour où M. Grotius est renfermé! c'est son jeune fils et sa bonne,

SCENE VIII.

LISE, ADOLPHE, VAUVELDE.

Vauvelde leur présente les armes et leur fait signe.

LISE.

Ah! mon dieu! qu'est-ce donc que nous veut ce soldat?

ADOLPHE.

N'ayez pas peur, ma bonne, va, va, ils ont beau être méchants, ces soldats de Walderberg, ils ne te feront pas de mal devant moi, je ne le souffrirais pas.

WAUVELDE, *déguisant sa voix.*

Sommes-nous seuls?

LISE.

Pourquoi seuls?

VAUVELDE.

J'ai à vous parler.

ADOLPHE.

Et nous, nous n'avons rien à vous dire.

VAUVELDE.

Me reconnaissez-vous?

LISE.

Je ne vous ai jamais connu.

ADOLPHE.

Et nous n'avons pas envie de vous connaître.

VAUVELDE.

Peut-être. . . regardez-moi bien.

ADOLPHE.

Oh! tant que vous voudrez. Je ne vous crains pas.

VAUVELDE, *ôtant sa barbe.*

Eh bien!

ADOLPHE.

Eh! mais, ma bonne, c'est Vauvelde.

LISE.

Oui, vraiment, c'est Vauvelde!

VANVELDE, *remettant sa barbe.*

Oui, ma chère Lise, c'est moi-même.

ADOLPHE.

J'avais bien raison de ne pas avoir peur de toi.

LISE.

Quel plaisir de vous revoir, mais comment se fait-il donc que vous voilà tout prêt de nous, et sous cet habit? tandis que je vous croyais bien loin, et pour toujours.

VAUVELDE, *regardant partout.*

Chût!

ADOLPHE.

Parle; je veillerai pour que l'on ne vous surprenne pas.

VAUVELDE, *à Lise.*

Vous vous rappelez cette querelle que j'eus le mois dernier avec nos maîtres?

LISE.

Si je m'en souviens, j'en ai assez pleuré pour ça.

VAUVELDE.

Cette querelle était un jeu convenu entre nous. Un double motif exigeait que je quittasse Loëvesteen, je devais d'abord faire parvenir au Stadhoudre, par une voix sûre et directe, un nouveau mémoire de Grotius, sur son emprisonnement et les vexations dont l'accable le gouverneur Walderberg. Je devais ensuite revenir ici, sous ce déguisement, pour l'exécution d'un projet dont notre maître s'est réservé le soin de vous faire part, quand il en sera tems. Grâce au Ciel, j'ai réussi dans mes deux commissions, le prince a lu, j'en suis certain, le mémoire dont j'étais porteur, et Walderberg, dupe de ma ruse et de son avarice, s'est empressé d'accepter l'offre que je lui ai faite de servir une année sous ses ordres, sans solde et comme volontaire, mon but étant d'apprendre le métier des armes. Depuis huit jours, sous le nom emprunté de Stéen, je remplis ici les fonctions d'un simple soldat, j'ai vainement guetté, jusqu'à présent, l'occasion de vous parler sans témoins, elle se présente enfin, et je la saisis avec empressement. Allez, ma chère Lise, allez sans tarder, instruire nos maîtres de mon double succès; dîtes-leur que je suis au poste qu'ils m'ont assigné, que j'attends par vous, leurs nouveaux ordres, et que j'ai tout lieu de croire que Walderberg prépare les plus noires atrocités.

LISE.

J'allais faire une commission dans le village, mais elle peut-être différée. Je retourne auprès de nos maîtres, leur annoncer votre arrivée.

ADOLPHE.

Papa sera bien satisfait de te savoir ici.

VANVELDE.

Adolphe, la plus grande discrétion avec tout le monde.

ADOLPHE.

Je ne dirai rien à personne, et j'aurai l'air de ne pas te connaître.

VAUVELDE.

Bien.

LISE.

Venez, Adolphe.

ADOLPHE, *à Vauvelde.*

Tu seras bien content de moi.

Lise et Adolphe rentrent dans la tour.

SCENE IX.

VAUVELDE, *seul.*

Puissai-je parvenir au but de tous mes vœux, et rendre la liberté à celui qui défendit si bien l'indépendance des mers, et qui, par d'immortels écrits, a fait respecter les droits de l'huma-

nité, au sein même des désordres de la guerre. . . Mais que nous veut le Gouverneur, il porte ici ses pas.

SCENE X.

WALDERBERG, BEUSCHEP, VAUVELDE.

BEUSCHEP.

Je vous remercie, M. le Gouverneur, de la grâce que vous mettez à me faciliter les moyens de remplir la mission dont je suis chargé.

WALDERBERG.

Les ordres que vous m'avez présentés, de la part du Stadhoudre, sont conçus en termes si formels et si honorables pour vous, M. le Docteur, que je ne puis trop tot me justifier à vos yeux, des calomnies de Grotius.

BEUSCHEP.

J'aime à croire qu'il exagère un peu sa position actuelle; mais dans son dernier mémoire, qui est directement parvenu au prince, Grotius forme les plaintes les plus fortes contre vous, et le désir de s'assurer sur-tout de l état où se trouve la santé de votre prisonnier. est le motif qui a porté Maurice à m'envoyer en ces lieux.

WALDERBERG.

Vous allez voir, M. le Docteur, que cette santé n'est pas aussi altérée que Grotius affecte de le dire. . . Mais je connais Maurice, la pitié, l'indulgence pour ses ennemis, ne sont pas dans son caractère; s'il vous envoie ici pour s'assurer de l'état où se trouve la santé de mon prisonnier, est-ce bien dans l'espoir; est-ce bien avec le desir d'en apprendre de bonnes nouvelles, et ne pensez vous pas...

BEUSCHEP.

M. le Gouverneur, le Stadhoudre m'a donné ses ordres, sans me confier ses intentions secrètes, et je ne cherche point à les pénétrer. Souffrez que je m'en tienne à mes instructions.

WALDERBERG.

Le Geolier, que j'ai fait appeler, va vous introduire auprès de Glotius. . . Vous n'aurez pas à attendre, le voici.

SCENE XI.

Les Précédens, SLOT.

STOT.

Mon commandant, je me rends à vos ordres.

WALDERBERG.

Slot, vous laisserez entrer librement et toutes les fois qu'il le jugera convenable, M. le docteur Beuschep, chez le prisonnier Grotius. . . Allez, M. le Docteur; afin de ne pas vous gêner dans votre enquête, je n'assisterai pas à cette première entrevue. Je me retire. (*Il sort.*)

SCENE XII.

BEUSCHEP, SLOT, VAUVELDE, *toujours en faction.*

BEUSCHEP, *regardant sortir le Gouverneur.*

Cet homme a le regard bien faux, je suis certain que Grotius a dit la vérité.

SLOT.

Si M. le Docteur veut ben m' suivre, j' vas l' faire connaître au guichetier d' la tour, à qui j' dirai la consigne, qu'vieut d'donner M. l' Gouverneur.

BEUSCHEP.

Allons, mon ami! (*à part.*) Chaque instant de retard est un vol fait à Grotius. (*Beuschep et Slot entrent dans la tour.*)

SCENE XIII.

VAUVELDE, *seul.*

Que signifie l'arrivée de ce médecin! le dernier mémoire de mon maître aurait-il déjà produit un heureux effet! cet homme vient-il mettre un terme aux cruautés de Walderberg? . . Mais que dis-je et qu'osai-je espérer! . . qu'attendre de bon pour Grotius de la part d'un envoyé de Maurice! ce médecin vient plutôt seconder les perfides intentions du Gouverneur, et je ne puis en prévenir mon maître! et tout moyen de communiquer avec lui m'est enlevé! si je pouvais lui parler! le voir, seulement! ne fut-ce qu'un instant! . . Il est maintenant avec cet homme! quel est leur entretient et quel en sera le résultat? mais on vient, c'est Lise!. .

SCENE XIV.

VAUVELDE, *Lise sortant de la tour.*

LISE.

Quel bonheur inattendu! c'est le ciel qui nous envoye ce digne M. Beuschep. . . A peine a-t-il paru dans la chambre de son maître, qu'ils l'ont reconnu pour un ami de la famille! Monsieur l'a embrassé, Madame lui a dit mille gracieusetés, et moi, prenant pour prétexte la commission que j'aurais dû faire tantôt, je suis bien vite accourue vous apprendre cette bonne nouvelle.

VAUVELDE.

Avez-vous parlé de moi à nos maîtres?

LISE.

Sans doute, ils savent que vous êtes ici.

VAUVELDE.

A merveille. . . Mais le geolier vient vers nous, éloignez-vous, qu'il ne nous voye pas ensemble.

LISE.

Adieu, je vais remplir ma commission.

(*Elle sort par la grille.*)

SCENE XV.

VAUVELDE, SLOT, *sortant de la tour.*

VAUVELDE, *à Slot.*

Eh bien, qu'as-tu fait du Docteur?

SLOT.

M'a foi, j' lai laissé la haut avec Ruder, le guichetier : je n'aime pas les grandes chambres et ces longs corridors si obscurs, qu'on y voit à peine pour s' conduire; ça m'attriste, et je n' veux pas être triste l' jour où j' marie ma fille ; j' suis descendu pour causer avec toi.

VAUVELDE.

Notre conversation ne sera pas longue, tiens, voilà ton prisonnier.

(*Grotius, Mad. Grotius, leur fils et Beuschep, sortent de la tour.*)

SCENE XVI.

GROTIUS, Mad. GROTIUS, ADOLPHE, BEUSCHEP, VAUVELDE, SLOT.

SLOT, *les appercevant.*

Comment diable, est-ce, que Ruder est fou, d' laisser ainsi sortir M. Grotius. (*Il va fermer la porte du côté du village.*)

BEUSCHEP, *à Grotius.*

Venez, venez, l'exercice vous est nécessaire, et cette promenade vous fera du bien. Il ne m'a fallu qu'un moment, pour me convaincre de toute la méchanceté du Gouverneur.

SLOT.

M. le Docteur, j'vous demande ben pardon, mais la consigne n' permet pas d' laisser M. Grotius s' promener comm' ça dans c' te cour.

BEUSCHEP.

Je prends sur moi la désobéissance et les suites qu'elle pourrait avoir.

SLOT.

M. l' Docteur est ben honnête, mais M. l' Gouverneur n'est pas homme à s' contenter de c'te raison ; il faut absolument que l' prisonnier rentre chez lui, pas vrai, Stéen.

VAUVELDE.

Pourquoi donc ?

GROTIUS, *bas à sa femme.*

C'est Vauvelde.

VAUVELDE.

Puisque M. le Docteur répond de tout? n'as-tu pas entendu le Gouverneur lui-même, nous commander la plus grande déférence pour Monsieur, eh bien! s'il juge à propos de faire prendre l'air au prisonnier, il faut respecter sa volonté. Il est ici de la part du prince.

SLOT.

Tout ça p ut-être juste, mais l' Gouverneur qui n' cherche que des prétextes pour punir, n' laiss'rait pas échapper celui ci. Rentrons.

BEUSCHEP.

M. le Gouverneur trouvera bon ce que j'aurai ordonné, Grotius ne rentrera pas de mon aveu, dans la prison qu'il a occupée jusqu'à ce jour.

SLOT.

Je n' peux pas vous forcer à observer la consigne, mais j' vas prendre mes précautions pour n' pas être puni: j'aimerais mieux avoir affaire au diable, qu'à notre Gouverneur. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

Les Précédens, excepté SLOT.

GROTIUS, *à Beuschep.*

Vous voyez quelle terreur il inspire à tout ce qui lui est soumis.

VAUVELDE, *s'approchant avec précaution.*

Redoutez tout de la haine de Walderberg.

GROTIUS, *lui serrant la main.*

Cher et fidèle compagnon de mon infortune, je t'attendais avec impatience; je ne crains plus mes ennemis, quand tu veilles près de moi.

BEUSCHEP.

Quel est ce soldat?

GROTIUS.

Mon domestique ou plutôt mon ami; car son affection et son dévouement pour moi, lui ont acquis ce titre. Je lui avais fait prendre ce déguisement, dans l'espoir de faciliter le succès d'un dessein qui m'occupait encore hier; mais que votre heureuse arrivée rend inutile aujourd'hui.

Me. GROTIUS,

Pourquoi donc, mon ami, les circonstances et les raisons qui nous l'ont inspiré, ne me semblent point avoir changé.

VAUVELDE.

Je les crois, au contraire, plus pressantes que jamais. J'appréhende tout du scélérat qui tient vos jours dans ses mains.

Me. GROTIUS.

L'arrivée de M. Beuschep est sans doute un grand bonheur pour nous, elle peut nous favoriser dans notre projet.

BEUSCHEP.

Quel est donc ce projet auquel vous paraissez mettre la plus grande importance?

GROTIUS.

Celui de mon évasion. Dans tous les cas, je ne vous en aurais pas fait un mystère. Je vous connais fidèle à l'honneur et à l'amitié, mais je vous le dévoile ici d'autant plus volontiers, que je persiste à le regarder désormais comme inutile. (*à sa femme.*) Vous voyez, ma chère amie, que le zèle adroit de Vauvelde a déjà obtenu le résultat le plus satisfaisant. Le prince, éclairé par mon dernier mémoire, arrête enfin son attention sur moi. Il ne tardera pas à me rendre une entière justice.

VAUVELDE.

Il ne faut qu'un moment à Walderberg pour commettre le crime le plus affreux et le plus irréparable.

Me. GROTIUS.

En supposant même qu'il n'ose se porter à cet horrible excès, vous ne vous bercez pas moins, mon ami, d'une illusion aussi vaine que dangereuse. Vous n'êtes pas pour vos ennemis un accusé qui doit être immolé ; leur haine vous condamne à une prison perpétuelle. Ni vos droits, ni vos prières, ni le tems ne feront changer leur résolution.

BEUSCHEP.

Je prends envers vous l'engagement solennel de peindre à Maurice votre situation et vos titres à la liberté, sous des couleurs et avec une force qui le décideront en votre faveur.

Me. GROTIUS.

Il ne vous écoutera pas.

BEUSCHEP.

Alors vous exécuterez votre projet, et moi-même. . .

ADOLPHE.

Voici le Gouverneur et le geolier.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, WALDERBERG, SLOT.

WALDERBERG.

Par quel ordre le prisonnier est-il descendu dans cette cour ?

BEUSCHEP, *souriant.*

Par ordonnance du médecin, monsieur le Gouverneur. Cette sortie est nécessaire à la santé de Grotius.

WALDERBERG.

Je réponds de sa personne et non de sa santé. Mes instructions, M. le docteur, me défendent la moindre complaisance, et je ne transige pas avec mes devoirs.

GROTIUS.

Dites avec vos plaisirs, Walderberg, puisqu'il s'agit de rigueur envers moi.

WALDERBERG.

Je ne dois compte de mes actions qu'au prince, et de mes sentimens à personne.

GROTIUS.

Cette heureuse distinction vous sauve la partie la plus difficile de vos comptes ; mais celle qui vous reste suffit pour vous embarrasser un jour.

Me. GROTIUS.

En effet, est ce par ordre du prince, qu'étranger à tout sentiment d'humanité, vous avez placé mon époux dans le logement le plus mal sain de toute la forteresse, que vous ne lui donne qu'une nourriture grossière et dangereuse, que vous avez fait élever devant les fenêtres de sa chambre, un mur, qui le renferme d'avance dans un tombeau, et qu'enfin vos soldats chantent à l'envi, sous ses croisées, d'horribles chansons, qui le menacent du sort le plus funeste.

WALDERBERG.

Mes soldats ne font qu'exprimer l'opinion général [illegible] traître qui a conspiré contre l'état.

GROTIUS, *avec force.*

Moi ! conspirer contre l'état ! (*avec ironie.*) En effet, il est vraisemblable que Grotius a trahi et déshonoré sa patrie, tandis que Jacob Pronning, dit Walderberg, l'illustrait et la servait. . . . Si vous apparteniez à cette nation que vous calomniez en lui prêtant vos sentimens, je n'hésiterais pas à me défendre de cette odieuse inculpation. Je dois compte de mes actions à mes concitoyens, et je suis prêt à le rendre à chacun d'eux en particulier ; mais je rougirais de me justifier devant un soldat de Maurice, dont l'intérêt est de perpétuer nos dissentions civiles, afin d'en profiter pour se rendre nécessaire.

BEUSCHEP.

M. Grotius, calmez-vous, de grâce.

GROTIUS.

L'indignation allume mon sang, lorsque j'entends ces infâmes calomnies, et sur-tout lorsqu'elles sont colportées par un Walderberg.

WALDERBERG, *avec fureur.*

Slot ! que le prisonnier soit à l'instant reconduit dans la tour, et que désormais, il n'en sorte sous aucun prétexte.

GROTIUS.

Voilà, Walderberg, le premier ordre que tu ayes donné en ma faveur, il me délivre de ta présence.

Me. GROTIUS.

Venez, mon ami, l'air de votre prison est plus pur que celui-ci, Walderberg ne le souille pas.

WALDERBERG, *aux soldats.*

Obéissez.

ADOLPHE.

Console-toi, papa, le triomphe des méchans est toujours de courte durée.

WALDENBERG, *à Slot.*

Toi ! tu me réponds sur ta tête de l'exécution de mes ordres ; songe que je ne pardonnerai pas une seconde négligence.

(Les soldats font rentrer Grotius, sa femme et son fils dans la tour; Slot ferme la porte. Les soldats sortent.)

SCENE XIX.

WALDERBERG, BEUSCHEP, VAUVELDE, en faction.

BEUSCHEP, *à part*,

Dissimulons. (*haut.*) M. le Gouverneur, je regrette vivement d'avoir, par mon imprudence, contrarié vos ordres à l'égard de Grotius, mon intention n'est pas de vous déplaire, je vous prie d'en être persuadé. Je n'avais consulté qu'un premier mouvement de compassion, déplacé, puisque vous le condamnez.

WALDERBERG.

En agissant ainsi que je le fais, M. le docteur, je crois servir à la fois l'etat et le prince.

BEUSCHEP.

Je ne doute ni de vos lumières, ni de votre prudence; vous êtes beaucoup plus versé que moi dans les affaires publiques; mais ce prisonnier est donc bien dangereux?

WALDERBERG.

Cent fois plus que je ne puis l'exprimer, et Maurice le sait mieux que personne.

BEUSCHEP.

Je m'en rapporte à vous, cependant Maurice ne m'en a rien dit.

WALDERBERG.

J'en suis surpris; mais monsieur le docteur, vous, dont la mission en ces lieux prouve de la part du prince la plus grande confiance, et sans doute elle est méritée, comment se fait-il que vous ne pénétriez pas mieux les véritables sentimens du Stadhoudre et ses intentions en vous envoyant ici?

BEUSCHEP.

Que voulez-vous dire? daignez vous expliquer.

WALDERBERG.

Peut-être avez-vous des instructions secrettes, que vous craignez de me communiquer, mais vous pouvez vous ouvrir entièrement à moi, vous me trouverez tout dévoué aux intérêts du prince.

BEUSCHEP.

Je vous l'ai déjà dit, M. Walderberg, les ordres dont je suis chargé, se bornent à ceux que je vous ai fait connaître; mais je puis fort bien n'avoir pas saisi le véritable but de Maurice.

WALDERBERG.

N'en doutez pas. Vous avez éte témoin de nos guerres intestines, vous savez que parmi les adversaires du prince, Grotius se montra toujours le plus ardent et le plus intrépide. Le Stadhoudre ne lui pardonnera jamais, il le hait; il fait plus, il le redoute, et du fond de sa prison, Grotius est encore dangereux pour Maurice. Pensez-vous donc qu'avec de tels sentimens, le prince veuille réellement prolonger ses inquiétudes et ses chagrins, en prolongeant la vie de son ennemi.

BEUSCHEP.

Je commence à vous deviner.

WALDERBERG

S'il forme, dans cette circonstance, des vœux dont le succès dépend de vous, ce n'est pas, croyez-moi, pour voir se rétablir la santé de Grotius, mais bien plutot pour voir arriver le moment qui le délivrera d'un factieux à craindre jusques dans les fers.

BEUSCHEP.

Je conçois toute votre pensée ; mais quel service le Stadhoudre peut-il attendre de moi, dans sa querelle avec Grotius?

WALDERBERG.

La mort de cet odieux Arménien.

BEUSCHEP.

Sa mort!

WALDERBERG.

Votre art connait plus d'un secret, dont l'effet, aussi prompt qu'infaillible, ne laisse aucune trace après lui.

BEUSCHEP, *à part*.

Le monstre! (*haut.*) Notre art, M. le Gouverneur, n'étudie ces dangereux secrets que pour en prévenir les terribles suites.

WALDERBERG, *souriant.*

Et pour en aider quelquefois la politique embarrassée.

BEUSCHEP.

Mais ce crime. . . .

WALDERBERG.

N'en est plus un, dès qu'il est légitimé par le salut de l'état, la tranquillité publique, la sûreté du prince, les intérêts de la religion, tout réclame la mort de Grotius. Je ne vous parle pas des récompenses dont le Stadhouder peut vous combler, il vous faut, je le sais, de plus nobles motifs pour vous déterminer. Cependant . . .

BEUSCHEP.

Quelques puissans que soient sur mon cœur, ceux dont vous appuyez votre proposition, M. le Gouverneur, j'ai besoin d'y réfléchir mûrement, et je vous prie de permettre . . . .

WALDERBERG.

Allez, M. le docteur. les besoins de mon service m'appellent pour vingt-quatre heures à Gorkum ; à mon retour j'apprendrai votre dernière résolution. (*Beuschep salue et s'éloigne.*) . . . . Mais quel est ce bruit ?

SCENE XX.

WALDERBERG, VAUVELDE, en faction, SLOT, NATIE, ensuite LAMBERTS, KLAS, et les Villageois.

(Natie vient de l'intérieur et parle bas à son père qui sort de la tour.)

SLOT, *à Walderberg.*

M. l'Gouverneur, c'est la nòce de ma fille ; Lamberts vient avec

tout l'village vous demander une grâce que j'nose pas vous demander moi-même.

WALDERBERG.

Qu'ils se hâtent, je n'ai pas de temps à perdre.

Stot ouvre la grille du côté du village. Lamberts, Klas et les villageois entrent.

Que voulez-vous Lamberts?

LAMBERTS.

M. l'Gouverneur, mon vieil ami Slot et moi. j'marions aujourd'hui nos enfans, et j' v'nons vous prier d'permettre que l'Slot s'absente du fort pour assister à la nôce qui s' fra cheux nous.

WALDENBERG.

Soit. (*à Slot.*) Mais ne t'ennivres pas, comme c'est ton usage.

SLOT.

Si çà m'arrive, j'prie M. l'Gouverneur de m'pardonner, on ne marie pas sa fille tous les jours.

NATIE.

Si M. l'Gouverneur voulait bien nous faire l'honneur de v'nir à ma nôce?

WALDERBERG.

Non, en vérité, j'ai des occupations un peu plus importantes que celle-là.

KLAS.

Je n'dis pas non, M. l'Gouverneur; mais y m'semb' à moi, que d'voir des gens gais, heureux, c'est un' occupation qu'en vaut ben un' autre, et comme M. l'Gouverneur n'y est pas accoutumé. . .

WALDERBERG.

Le sot!

KLAS.

C'est que j'suis l'marié, M. l'Gouverneur, et j'voudrais qu' vous . . .

WALDENBERG.

Souviens-toi que je sais punir. (*Il sort.*)

SCENE XXII.

LES PRECEDENS, excepté Walderberg.

NATIE.

Il est aimable, M. l'Gouverneur.

SLOT.

Comme à son ordinaire.

KLAS.

C'est pas l'embarras, je r'grette qu'y n'vienne pas à not' nôce; ça aurait fait du bruit dans l'pays un gouverneur qui gouverne un fort; qu'est fortifié.

LAMBERTS.

Oui, mais y t'a appellé sot!

KLAS.

Faut pas faire attention à çà l'jour qu'on s'marie . . . Allons, mes amis, allons-nous-en.

NATIE.

Ah ! v'là M. Adolphe.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ADOLPHE, sortant de la Tour.

ADOLPHE.

Bon jour, M. Lamberts, ma bonne m'a dit que c'était aujourd'hui la nôce de Klas et de Natie. Je vous ai entendu arriver dans cette cour, et j'ai voulu souhaiter toute sorte de bonheur aux nouveaux mariés.

LAMBERTS.

J'vous remercions ben d'vot honneté, M. Abolphe.

NATIE.

L'vœu d' l'innocence est toujours exaucé, M. Adolphe, l'vot' nous réussira, j'en suis sûre.

KLAS, *aux Paysans.*

Queu bon p'tit cœur çà vous a ! . . . heim !

ADOLPHE, *bas a Lamberts.*

J'ai une lettre de papa pour vous. (*haut.*) M. Lamberts, est-ce qu'on ne dansera pas à la nôce de votre fille ?

LAMBERTS.

Si fait, M. Ado'phe, on dans'ra cheux nous, c'soir, et madame vot' mère a ben voulu m'faire l'honneur de m'promettre d'y venir avec vous.

ADOLPHE, *avec joie.*

Comment ! j'irai danser chez vous, M. Lamberts ! embrasse-moi donc pour cette bonne nouvelle.

LAMBERTS, *lui tendant les bras.*

L'aimable enfant ! (*Adolphe se jette au cou de Lamberts, qui l'enlève dans ses bras ; pendant ce tems. Adolphe glisse la lettre de son père dans le seîn de Lamberts.*

KLAS.

J'ny tiens pas. M. Adolphe, voulez-vous ben m'permettre.

ADOLPHE.

Volontiers, Klas. (*Il l'embrasse.*) Et toi, Natie, ne m'embrasses tu pas aussi ?

NATIE.

Oh ! d'tout mon cœur. (*Pendant ce temps, Lamberts a mis sa lettre dans sa poche.*)

ADOLPHE.

Maintenant, je retourne auprès de papa.

KLAS.

Et nous, j'allons à l'église.

LAMBERTS.

Oui, mes enfans, allons prier Dieu de bénir cette journée et de remplir toutes nos espérances.

ADOLPHE.

A c'soir, mes bons amis, à c'soir.

TOUS.

A r'voir, m. Adolphe, à r'voir.

(Adolphe rentre dans la tour; Vauvelde lui fait des signes. Toute la noce est groupée pour lui dire adieu. Tableau.

Fin du premier Acte,

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre qui sert de logement à Grotius, dans l'intérieur du fort; une table couverte d'un tapis vert, est chargé de manuscrits, des chaises grossières, une seconde table, un grand coffre, placé de manière qu'il soit vu de tous les spectateurs; on apperçoit dans le bois du coffre, plusieurs fentes qui semblent causées par la vétusté.

SCENE PREMIERE.

GROTIUS, Mad. GROTIUS, BEUSCHEP, ADOLPHE.

(Tous trois sont assis dans l'attitude de personnes qui causent. Adolphe est occupé à la table où sont les livres.)

Mad. GROTIUS.

Le monstre a bien développé son caractère dans ces infâmes propositions.

BEUSCHEP.

J'en frémis encore d'horreur.

GROTIUS.

Par quel affreux raisonnement, il a cherché à vous séduire.

Mad. GROTIUS.

On ne pousse pas plus loin la scélératesse et la perfidie.

GROTIUS.

Il l'a juré, il m'assassinera.

BENSCHEP.

J'ai dissimulé dans la crainte qu'il ne se servît d'une autre main, et dans l'espoir de gagner le tems nécessaire pour vous sauver.

GROTIUS, *avec ironie.*

Maurice doit être flatté des sentimens que ses partisans lui prêtent.

BEUSCHEP.

Le prince, j'en suis sûr, ne les partage pas... Aussitôt après avoir quitté Walderberg, j'ai envoyé un exprès au Stadhoudre, qui par un heureux hasard, est en ce moment à Heusden, à

quatre lieues dici. Je l'instruis en peu de mots, de tout ce qui se passe, je lui mande sur-tout les noirs projets du Gouverneur contre vous. Si Maurice me répond sans délai, je puis recevoir ses ordres avant la nuit, et je ne doute pas qu'ils soient favorables; mais si d'autres affaires détournent son attention, nous avons tout à craindre de votre ennemi, à son retour. L'horrible confidence qu'il a osé me faire deviendra pour lui un motif de se hâter dans ses desseins, lorsqu'il verra que je ne remplis pas son attente, dans cette incertitude, ne restez pas en sa puissance, votre fuite. . .

Mad. GROTIUS.

Devient plus nécessaire que jamais.

ADOLPHE, *s'approchant.*

Maman, il faut que papa sorte aujourd'hui.

GROTIUS, *l'embrassant.*

Cher enfant, puissent les paroles échappées à ton cœur, nous être d'un favorable augure.

BEUSCHEP.

Je possède auprès de Dort, une maison de campagne solitaire. Je puis compter sur la fidélité et la discrétion du concierge. là, vous trouverez un asile assuré, jusqu'à ce que j'aie reçu des nouvelles du Stadhoudre; si elles ne sont pas contraires à mes espérances, vous serez bientôt libre de choisir vous-même le lieu de votre séjour. Si elles vous enlèvent tout espoir d'obtenir désormais justice, je vous procurerai les moyens de gagner avec sécurité, les pays étrangers.

Mad. GROTIUS.

Fuyez! croyez-en celle qui a conçu l'idée de votre délivrance.

GROTIUS.

Oui, c'est à vous, modèle des épouses généreuses, que je devrai ma liberté, comme je vous ai dû les plus douces consolations de ma captivité.

BEUSCHEP.

Mais êtes-vous bien sûre du moyen que vous avez imaginé?

Mad. GROTIUS.

Ce coffre est depuis long-tems disposé pour cela. Ses dimentions permettent à Grotius de s'y renfermer.

GROTIUS, *souriant.*

J'y suis un peu mal à mon aise; mais que ne souffrirait-on pas pour recouvrer sa liberté.

Mad. GROTIUS.

Des ouvertures adroitement ménagées, laissent un libre accès à l'air.

GROTIUS.

Je puis rester plusieurs heures de suite dans ce coffre, sans risquer d'y être incommodé.

Mad. GROTIUS.

C'est plus qu'il n'en faut pour vous transporter chez Lamberts.

BEUSCHEP.

Quel est ce Lamberts?

GROTIUS.

Un bon paysan, qui habite le village de Loëvesteen, il m'est entièrement dévoué; je lui ai rendu des services, qui lui ont procuré une douce aisance; il en est très-reconnaissant, et depuis qu'il est dans notre secret, il tient constamment prêts, chez lui, les habits qui doivent servir à mon déguisement.

Mad. GROTIUS.

Afin de mieux motiver nos rapports avec lui, nous en avons fait notre agent général au dehors, il est chargé de toutes nos commissions, chaque jour, je sors de la forteresse, sous prétexte de prendre l'air et de promener mon fils, et c'est toujours chez Lamberts que je dirige nos pas; enfin, ce coffre est régulièrement déposé chez lui, toutes les fois que je le reçois ou le renvois plein de livres ou de linge à notre usage. On ne sera donc pas étonné de le voir porter aujourd'hui à sa destination accoutumée.

GROTIUS.

Lamberts est maçon, quand je sortirai de chez lui, sous les vêtemens grossiers d'un ouvrier de sa profession, je n'éveillerai pas les soupsons, une lettre qu'Adolphe lui a remise ce matin, le prévient que désormais je puis arriver chez lui à tout moment.

Mad. GROTIUS.

En un mot, nous n'avons négligé aucune des précautions que la prudence peut suggérer.

GROTIUS.

Abandonnons le succès à cette providence, en laquelle le malheur n'espère jamais en vain.

Mad. GROTIUS.

On vient, c'est sans doute Lise.

SCENE II.

Les Précédens, LISE.

Mad. GROTIUS.

Eh! bien, Lise, tu ne t'attendais pas à revoir si promptement ce pauvre Vauvelde?

LISE.

Ma foi! non, madame.

GROTIUS, *souriant.*

C'est une surprise que je te ménageais.

LISE.

Dites bien plutôt, que vous avez eu peur que je ne cause et que vous vous êtes cachés de moi; mais soyez tranquilles, je ne cause que quand je le veux bien.

GROTIUS.

Tu garderas donc mon secret?

LISE.

Fiez-vous à moi. . . Madame, j'ai une prière à vous faire, c'est

de me permettre d'aller danser ce soir, à la noce de Natié, elle et Klas, m'en ont bien priée.

Mad. GROTIUS.

C'es trop juste, Lise, tu iras.

ADOLPHE.

Maman, irai-je avec ma bonne?

Mad. GROTIUS.

Nous irons ensemble, mon fils.

ADOLPHE.

Bon!

LISE.

Ah! dame! c'est qu'il y aura un monde! le papa Lamberts a invité tout l' village et tous les soldats de la garnison, qui ne sont pas de garde, ça fera un mouvement, un tapage, à ne pas s'y reconnaître. On s'amusera d'autant mieux, que le Gouverneur ne sera pas là, pour effrayer tout le monde, il est parti pour Gorkum, où il doit rester jusqu'à demain.

Mad. GROTIUS.

Quelle heureuse réunion de circonstances favorables! mon ami, ne pensez vous pas que le moment est venu?

GROTIUS.

Oui, nous devons en profiter. (*On entend du bruit.*)

BEUSCHEP.

On vient, passons dans la chambre voisine, nous nous y concerterons sans être interrompu.

GROTIUS.

Lise, tu ne laisseras arriver personne jusqu'à nous.

LISE.

Non, monsieur.

ADOLPHE.

Je reste avec ma bonne. (*M. Mad. Grotius et Beuschep, rentrent.*)

SCENE III.

ADOLPHE, LISE, VAUVELDE, KLAS.

Klas porte un panier de vin, et Vauvelde un panier d'oranges.

LISE, *allant ouvrir.*

J'y vais, j'y vais.

KLAS.

T'nez Mlle. Lise, v'la des provisions pour vot' maître; papa m'a dit comm' ça, mon fils Klas, je n'veux pas que l' jour d' ton mariage s' passe, sans donner à M. Grotius une nouvelle preuve d' not' reconnaissance et d' not' attachement. Vas donc l'y porter toi-même, c' panier d' vieux vin, et c'te corbeille d'oranges, ça l'y f'ra plaisir, car la cuisine du Gouverneur n'est pas fameuse. J' me suis mis tout de suite en route, et vous apportais çà bravement tout seul; mais faut toujours que M. Stéen s' rencontre sur mon

chemin, j'ai eu beau faire, il a fallu que j' lui donne queuque chose à porter, mais il n'a pas choisi l' paquet l' plus lourd, allez.

VAUVELDE.

Trop heureux que je t'aie aidé, tu n'en pouvais plus.

KLAS.

C'est pas l'embarras, j' n'en suis pas trop faché. Je n'étais pas mal chargé, et puis j' suis venu vîte, parc' que j' veux m'en retourner d' même, v'la bentôt l' moment de s' mettre à table, et je n' veux pas faire attend' les convives; mais tâtez donc, M. Adolphe, comme j'ai chaud.

ADOLPHE.

C'est vrai. . . attends, je vais te donner une de ces oranges, pour te rafraîchir; il est bien juste que je te témoigne ma reconnaissance du plaisir que tu fais à mon père.

VAUVELDE.

L'excellent cœur.

KLAS, *montrant une orange à Adolphe.*

Celle-ci ne m' paraît pas mauvaise.

ADOLPHE.

Non, non, tiens, celle-ci est meilleure.

KLAS, *hésitant.*

Mais, c'est la plus belle.

ADOLPHE.

Eh bien, quand on donne, n'est-ce pas toujours ce qu'on a de mieux?

KLAS.

J'accepte donc, merci, M. Adolphe.

VANVELDE.

Gourmand!

KLAS, *mangeant toujours.*

J'aime les oranges, moi.

VAUVELDE.

Tu verras que ta gourmandise te jouera quelques mauvais tours.

KLAS.

Bah! (*Il mord dans l'orange.*) Tiens! quoique c'est donc qu'ça?

LISE.

Quoi donc?

KLAS.

Un' plume dans c't'orange!

ADOLPHE.

Une plume!

KLAS.

Avec un papier ben proprement roulé d'dans.

LISE, *bas à Vauvelde.*

C'est un billet que l'on fait parvenir à notre maître.

VAUVELDE, *bas à Lise.*

Laissez-moi faire. (*Haut a Klas.*) Eh bien!

KLAS.

J' voudrais ben savoir c' que signifie c't'écriturelà.

VAUVELDE.

C'est facile, lis.

KLAS.

Oui, c'est facile. . . très facile, quand on sait lire. T'nez, lisez, vous qu'êtes si savant.

VANVELDE, *avec des signes d'intelligence a Lise.*

Donne. (*Il feint de lire.*) Mon cher Grotius, il n'y a plus d'espoir d'obtenir votre liberté; voici le moment d'exécuter le dessein que vous avez formé depuis long-tems.

KLAS.

De s' sauver d' prison, j' gage.

VAUVELDE.

J'ai préparé en conséquence le fruit, dans lequel vous trouverez ce billet.

KLAS, *mangeant toujours.*

Allons donc! y n' peut pas s' sauver dans un' orange.

VAUVELDE, *lisant et appuyant.*

Ce fruit est empoisonné!

KLAS, *laissant tomber l'orange avec effroi.*

Empoisonné!

VAUVELDE, *lisant.*

Empoisonné! faites-en usage, et une mort prompte vous soustraira à la haîne de vos ennemis.

KLAS, *tombant sur une chaise.*

Empoisonné! et vous n' mavez pas dit ça p'utot!

ADOLPHE, *pleurant.*

Mon dieu, mon dieu, ce pauvre Klas, est-ce qu'il en mourra?

KLAS.

j'sis d'jà mort.

VAUVELDE.

Je crains beaucoup pour lui.

ADOLPHE, *a Klas.*

Oh! je suis bien fâché, c'est moi qui t'ai offert cette orange, et qui l'ai choisie parmi toutes les autres, je croyais te faire du bien, et je serai peut-être la cause de ta mort. . . Que je suis malheureux, (*se mettant a genoux.*) et cependant, ô mon dieu, je te remercie de ce que ce fruit n'est pas allé jusqu'à mon père.

KLAS.

C'est moi qui l' mange pour lui.

VAUVELDE.

Je t'avais bien dit que ta gourmandise te jouerait un mauvais tour.

KLAS.

Vous feriez bien mieux d' me dire c' qui faut faire pour me désempoisonner.

VAUVELDE.

Je ne suis pas médecin.

ADOLPHE.

A propos de médecin, le docteur Beuschep est avec papa, dans cette chambre à côté.

LISE.

Je vais le chercher.

KLAS.

J' vous en prie, mam'zelle Lise, n' perdez pas un instant.

VANVELDE.

Quel bonheur pour toi. (*Bas a Lise.*) Prévenez-le de mon petit stratagême, et remettez le billet à M. Grotius.

LISE.

J'y cours. (*Elle entre dans la chambre.*)

SCENE IV.

ADOLPHE, VAUVELDE, KLAS.

KLAS.

Empoisonné l' jour d' mon mariage, au moment du r'pas d' noces! c'est fait exprès pour moi! .. ah! mon dieu! j' sens déjà l'effet du poison.

VAUVELDE.

Les médecins ont toujours sur eux du contre poison, celui-ci t'en donnera.

ADOLPHE.

Rassure-toi, tu n'en mourra pas.

KLAS.

L' biau moyen que M. Glotius à trouvé, s'empoisonner pour faire enrager ses ennemis.

VAUVELDE.

Voici M. le Docteur.

SCENE V.

Les Précédens, BEUSCHEP, LISE.

BEUSCHEP.

Comment! un homme empoisonné!

VAUVELDE, *lui faisant signe.*

Oui, M. le Docteur.

ADOLPHE.

C'est ma faute, ô mon bon ami, guérissez-le bien vîte je vous en prie, je ne veux pas qu'il meure, dabord.

BEUSCHEP.

Voyons le fruit.

LISE, *ramassant l'orange.*

Le voilà.

BEUSCHEP.

En effet, un poison très-actif.

KLAS.

Il était pourtant ben doux.

BEUSCHEP, *à Klas.*

Il n'y a pas un instant à perdre, avalez quelques goutes de cette liqueur. (*Il lui présente un flacon et le fait boire.*)

KLAS, *avec des grimaces de dégoût.*

Pouah! quelle diable de liqueur est-ce que vous m' faites boire là?

BEUSCHEP, *riant.*

Un contre poison excellent.

KLAS.

Excellent! dites donc détestable, j'aimerais mieux l' poison qu' le r'mède.

ADOLPHE.

Bois encore, afin d'être plus sûrement guéri!

KLAS, *buvant.*

Si c'nétait pas la peur d' la mort. . . queu déjeûner pour un jour d' noces.

BEUSCHEP, *bas à Vauvelde.*

C'est un élexir bienfaisant, mais d'un goût violent et désagréable.

KLAS.

M. l' Docteur, ai-je assez bu comm' ça?

BEUSCHEP, *souriant.*

Maintenant, vous pouvez-être sans inquiétude, le poison n'aura pas le moindre effet.

ADOLPHE, *à Klas.*

Que je suis content, te voila sauvé.

KLAS.

Vous croyez donc, M. l' Docteur, que j' suis tout à fait dé-sempoisonné.

BEUSCHEP.

Ah! j'en réponds sur ma tête.

KLAS.

En effet, je m' sens mieux, y m' semble que c'te liqueur va chercher l' poison dans tout mon corps, all' m' donne d' la gaité et des forces.

BENSCHEP, *souriant.*

Tant mieux, vous vous mariez aujourd'hui.

VAUVELDE.

Allons, remercie M. le Docteur, et partons.

KLAS.

Grand merci, M. Beuschep, grand merci. . . Mais M. l' Docteur, M. Adolphe, M. Stéen, et vous surtout, Mlle. Lise, n' parlez pas d' mon aventure à personne, j' vous en prie; on s' mocquerait d' ma gourmandise, et un jour d' noces, ousqu'y faut que je re-présente avec dignité, je n' voudrais pas qu'on se riat de moi.

BEUSCHEP.

Nous vous promettons le plus profond silence.

ADOLPHE.

Mais ne vas pas te trahir toi-même.

KLAS.

Pas si bête.

VAUVELDE.

Sortons.

KLAS.

J'vous suis. (*Au Docteur.*) Vous dites-donc, M. Beuschep, qu'y n'y a plus d' danger pour moi.

BEUSCHEP, *souriant.*

Pas le moindre.

KLAS.

Je l'échappe belle, quoique ça et j'men souviendrai, si jamais j'mange des oranges, c'est qu'y f'ra chaud. . . Allons, M. Stéen.

VAUVELDE.

Allons, allons. (*Bas à Lise.*) Je suis hors de garde et à vos ordres.

LISE, *bas à Vauvelde.*

Il suffit. (*Vauvelde et Klas, sortent.*)

SCENE VI.

GROTIUS, Mad. GROTIUS, BEUSCHEP, ADOLPHE, LISE.

BEUSCHEP, *appercevant Grotius.*

Venez, venez, ils sont partis, cet incident doit précipiter votre fuite; il est à craindre que cet imbécille ne parle et tout le monde ne serait pas dupe du stratagême de Vauvelde; mais que contient ce billet?

GROTIUS.

C'est la réponse de Lamberts à ma lettre de ce matin. (*Il lit.*) Mon cher bienfaiteur, tout concourt aujourd'hui à favoriser votre fuite, la joie qui anime les paysans et les soldats, distrait leur attention de tout autre objet que de la noce, pour plus de sûreté, j'ai fait dresser la table au fond de mon jardin, qui est assez éloigné de ma maison, pour que nous ne soyons ni vus, ni surpris par les convives; enfin, le Gouverneur est absent, le geolier près de moi, Vauvelde près de vous, venez donc, je vous attends.

Mad. GROTIUS.

Fuyez, mon ami, fuyez.

GROTIUS.

J'y suis déterminé. .

LISE.

Monsieur.

GROTIUS.

Ce coffre est celui que, depuis deux ans, tu accompagnes régulièrement, lorsqu'il fait le trajet de chez Lamberts ici, et d'ici chez Lamberts.

LISE.

Oui, monsieur.

GROTIUS.

Il est préparé de manière à ce qu'on peut y rester enfermé, sans danger.

LISE.

Je commence à me douter de quelque chose.

BEUSCHEP.

Ton maître va s'y placer, et tandis que, sous pretexte de maladie, il sera censé dans son lit. . .

Mad. GROTIUS.

Tandis que M. le Docteur et moi nous aurons l'air de lui prodiguer nos soins. . .

GROTIUS.

Mes habits étalés avec soin sur ces chaises, tromperont la défiance des soldats que tu vas appeller.

LISE.

Et auxquels je ferai emporter le coffre, comme à l'ordinaire. Je comprends, n'est-ce pas?

GROTIUS.

A merveille! Tu me remettras entre les mains de Lamberts.

LISE.

Sain et sauf, je l'espère.

ADOLPHE.

Et moi, papa! est-ce que je ne peux pas être bon à quelque chose?

GROTUIS.

Tu adouciras les inquiétudes de ta mère, pendant notre séparation

BEUSCHEP, *disposant le coffre.*

Achevons notre dessein.

Mad. GROTIUS.

Mon ami, quittez ces vêtemens dont la vue est nécessaire en ces lieux, et qui vous gêneraient dans la position incommode que vous allez être forcé de garder.

GROTIUS.

Voilà donc à quoi me réduit la haine de mes ennemis!.. Pour recouvrir sa liberté injustement ravie, pour éviter le danger d'un horrible forfait, Grotius est contraint d'avoir recours à la ruse et déchapper à ses fers comme un vil criminel. . . Eh! quels prétextes peuvent-ils colorer les traitemens barbares dont ils m'accablent depuis trois ans? (*Il se met a genoux, groupé par sa femme, son fils, Beuschep et Lise.*) O toi! qui lis dans les cœurs jusqu'aux plus secrettes pensees, toi, dont le coupable croirait envain tromper la justice vengeresse, Dieu puissant, tu sais que je n'ai jamais conçu le moindre dessein qui ne me fût inspiré par l'amour de ma patrie, et qui n'eut pour but sa gloire et son bonheur !. si mon cœur est pur et ma conscience exempte de reproches, ne permets pas, ô mon Dieu, que, victime de l'ambition et du fanatisme, je succombe lentement en ces lieux; et couronne par un heureux succès une entreprise que ne pourront même blâmer nos plus cruels ennemis! je t'implore, ô mon Dieu!..

BEUSCHEP.

Pour un ami !

Mad. GROTIUS.

Pour un époux !

ADOLPHE.

Pour un père ! (*Adieux de Grotius à sa famille.*)

LISE.

Je vais chercher les soldats.

Mad. GROTIUS.

Que Vauvelde soit du nombre.

LISE.

Je compte bien sur lui.

GROTIUS.

Va, ma chère Lise, et sois prudente.

LISE.

Ne craignez rien, il sagit de vous sauver. (*elle sort.*)

SCENE VII.

GROTIUS, Mad. GROTIUS, BEUSCHEP, ADOLPHE.

Mad. GROTIUS.

Mon ami, prenez la position que nous avons reconnue comme le plus supportable.

GROTIUS.

M'y voici.

BEUSCHEP.

Placez ce livre sous votre tête.

ADOLPHE.

Es-tu bien comme cela.

GROTIUS.

Maintenant je peux soutenir le transport.

Mad. GROTIUS.

On va venir.

BEUSCHEP.

Silence, immobilité. (*Il ferme le coffre.*)

ADOLPHE.

Papa va donc enfin sortir.

Mad. GROTIUS.

Ne parle jamais de tout ceci, mon fils, si on le savait on ferait mourir ton père.

ADOLPHE.

Oh ! laisse venir les soldats, j'aiderai s'il le faut à les tromper.

BEUSCHEP.

Le coffre est bien fermé. Comme je le devancerai chez Lamberts, j'en garde la clef.

Mad. GROTIUS.

Je crois entendre Lise.

SCENE VIII.

Les Prècédens LISE.

LISE.

Les soldats vont venir ! Vauvelde sera avec eux.

BEUSCHEP.

Venez, madame. De la pièce voisine, nous veillerons à ce qui se passera dans celle-ci.

Mad. GROTIUS.

Lise, je te recommande ce précieux dépot.

ADOLPHE.

Ayes bien soin de papa.

LISE.

Je ne le perdrai pas de vue. (*Mad. Grotuis*, *Adolphe*, *Beuschep*, *entrent dans l'autre chambre.*

SCENE IX.

LISE, seul.

Allons du courage et du sang froid, étalons bien ces habits sur les chaises. . . là. . . et puis ici ! . . bien comme ça, à prèsent les soldats peuvent venir.

SCENE X.

LISE, VAUVELDE, Soldats.

VAUVELDE.

Nous voici, Mlle. Lise, nous voici.

1er. SOLDAT.

Eh ben, où est-y c'coffre !

2e. SOLDAT.

Le v'la, j'le r'connais.

LISE.

Il est plein de livres et de linge.

1er. SOLDAT.

Ou faut-y l'porter ?

LISE.

Comme de coutume, chez Mad. Lamberts.

2e. SOLDATS.

C'est bon.

VAUVELDE.

Allons, camarades, que l'un de vous commence avec moi, nous nous relayerons en route.

1er. SOLDAT, *levant le coffre, et le laissant retomber.*

Comme il est lourd !

VAUVELDE.

Il est plein de livres; Il n'y a rien de si lourd que la science.

1er. SOLDAT.

Est-ce que l'Arminien s'rait là dedans ?

VAUVELDE.

Oui, ce sont des livres arminiens.

1er. SOLDAT.

J'veux dire l'prisonnier.

LISE.

Qui ? mon maître ? plait à Dieu, qu'il y fût ! il ne garderait pas le lit comme il fait à cette heure, malade de la scène que lui a fait ce matin, votre damné de gouverneur.

2e. SOLDAT.

C'est vrai, tiens, r'gardez, v'la ses habits.

1er. SOLDAT.

J'veux m'satisfaire ! Mlle. Lise, ouvrez-nous un peu c'coffre, j'vous en prie.

LISE.

Madame a gardé la clef.

I . SOLDAT.

C'est égal, en enfonçant mon épée dans les fentes, que j'vois là, si y est, la pointe le chatouillera d'manière à l'faire crier.

(Il se dispose à enfoncer son épée dans le coffre ; Adolphe sélance de la pièce voisine et vient s'asseoir sur le coffre en repoussant le soldat.

SCENE XI.

Les Prècédens, ADOLPHE,

ADOLPHE.

Pourquoi vouley-vous donc abimer ce coffre, mèchant que vous êtes.

LISE.

Laissez, laissez-le faire ! pour atteindre monsieur Grotius. Il faudrait que son épée fût aussi longue que d'ici au lit de l'autre chambre.

VAUVELDE.

Quand tu auras bien percé dans vingt endroits le linge et les livres que ce coffre renferme, qui payera le dégât que tu auras commis, ce sera toi !

SCENE XII.

Les Précédens, BEUSCHEP.

BEUSCHEP, *sortant de la pièce voisine.*

Silence donc, messieurs, silence, vous faites un bruit à réveiller mon malade.

ADOLPHE.

C'est ce grand nigaud-là, qui croit que papa s'est tapi dans ce coffre.

LISE.

Comme si un homme pouvait tenir enfermé là-dedans, sans y étouffer.

BEUSCHEP.

Il est aisé de détruire ses soupçons. Venez, mon ami; je vais vous faire voir M. Grotius malade dans son lit.

1er. SOLDAT.

Non, M. l'Docteur, c'est pas la peine, dès qu'vous l'assurez.

BEUSCHEP, *ouvrant la porte de sa chambre.*

Voyez au moins, dici, madame Grotuis, occupée à donner ses soins à son mari.

1er. SOLDAT.

J'ne r'gard'rai seulement pas, M. l'docteur, j's'rais ben faché d'douter de c'que vous dites.

ADOLPHE.

A la bonne heure, te voilà raisonnable.

LISE.

Partons, partons, le tems se passe et je n'en ai pas à perdre.

1er. SOLDAT.

N'vous fachez pas, Mlle. Lise.

2e. SOLDAT.

J'nous arrêterons pas en route.

VAUVELDE.

Allons, camarades, un peu de courage et nous en viendrons à bout. Adieu. M l'Docteur.

(Lise, Vauvelde et les deux soldats sortent avec le coffre.)

SCENE XII.

Mad. GROTIUS, BEUSCHEP, ADOLPHE.

Mad. GROTIUS, *sortant de la cachette.*

Monsieur Beuschep, ne l'abandonnez-pas, je vous en conjure. Allez et renvoyez-moi Lise, sur le champ.

ADOLPHE.

Mon ami, je vous recommande bien mon papa.

BEUSCHEP.

Calmez-vous, madame, et soiez sans inquiétude, l'amitié vous répond de votre époux.

(Mad. Grotius et Adolphe rentrent dans la chambre, Beuschep sort.)

Fin du second' acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une esplanade. Au fond la Meuse, et de l'autre côté le fort de Loëvesteen, sur le devant de la scène, la maison de Lamberts. A gauche, le chemin qui mène à Dort et en France.

SCENE PREMIERE.

BEUSCHEP, LAMBERTS. *Ils viennent du village.*

BEUSCHEP.

Oui M. Lamberts, je vous l'amène enfin ; je l'ai devancé pour vous en prévenir.

LAMBERTS.

Y s'ra l'ben venu, M. l'Docteur, j'lattendions avec impatience ; mais croyez-vous qu'y soit échappé à tous les dangers de son entreprise ?

BEUSCHEP.

L'absence du gouverneur, l'habitude de voir passer et repasser ce coffre, le sang froid de Vauvelde et la gaîté de Lise, tout a contribué au succès. Je n'ai pû l'accompagner de crainte d'exciter l'attention des gardes; mais je ne doute pas qu'il ait à présent franchi tous les obstacles.

LAMBERTS.

Entrez chez nous, M l'Docteur, tandis qu'tout mon monde est à table, là bas dans l'fond d'notre jardin, j'procédrons sans être troublés au déguisement de c'cher homme.

BEUSCHEP.

Je me repose entièrement sur vous. (*il entre.*)

SCENE II.

LAMBERTS, *seul.*

Malgré la tranquillité d'M. Beuschep, j'tremb' qu'y n'arrive queuqu'accident. . . . y tardons ben à arriver, c'méchant gouverneur a pris tant d'précautions, qu'y n'auront p't'être pas pû l's'éviter... chaqu' moment de r'tard m' parait un siècle !... j'crois pourtant l's'entendre ! oui, ce sont eux. . . c'est ben eux !

SCENE III.

LAMBERTS, LISE, VAUVELDE, les 2 Soldats,

1er. SOLDAT.

Enfin, nous voilà arrivés.

(Il laisse tomber le coffre.)

LISE.

Prenez donc garde, vous allez briser ce coffre.

2e. SOLDAT.

C'est qu'y pèse furieusement. J'en ai l'bras fatigué.

LISE.

M. Lamberts, je vous apporte de la besogne. Soignez-moi çà comme il faut; entendez-vous, madame vous le recommande.

LAMBERTS.

J'tâcherons, Mlle. Lise, d'contenter vot'maîtresse, dites-lui d'not'part, que je n'négligerons rien pour ça. (*aux soldats.*) Mes amis, faites moi l'plaisir d'porter c'coffre jusques dans not'maison.

1er. SOLDAT.

C'est juste, j'sommes payés pour ça.

2e. SOLDAT.

Il suffit, d'ailleurs qu'ça vous oblige. (*Ils entrent le coffre dans la maison.*)

SCENE IV.

LISE, VAUVELDE.

VAUVELDE.

Vous allez, ma chère Lise, retourner vers Madame, afin de l'informer du succès avec lequel nous avons conduit l'entreprise jusqu'à ce moment; pour moi, je puis encore être utile ici, j'y resterai jusqu'au départ de Monsieur, alors je vous rejoindrai.

LISE.

Tardez le moins que vous pourrez.

VAUVELDE.

Voici nos soldats.

SCENE V.

LISE, VAUVELDE, les deux soldats.

1er. SOLDAT.

Mlle. Lise, r'tournez-vous au fort?

2e. SOLDAT.

J'aurions l' plaisir d' vot' compagnie.

LISE.

Volontiers, messieurs.

VAUVELDE.

Allez, camarades, je vous suis à l'instant, j'ai deux mots à dire à M. Lamberts.

1er. SOLDAT.

Ou à sa fille, pas vrai, malin.

2e. SOLDAT.

J'te devinons, mais j'sommes bons camarades, à charge de r'vanche.

VAUVELDE.

Sans doute.

LISE.

Messieurs, je vous attends.

LES 2 SOLDATS.

J' sommes à vous Mademoiselle. (*Lise et les 2 soldats sortent.*)

SCENE VI.

VAUVELDE, ensuite NATIE.

VAUVELDE.

Si je pouvais le servir encore. (*Il regarde partout.*)

NATIE, *accourt en criant.*

Mon père! mon père! . . ah! c'est vous M. Stéen, n'avez-vous pas vu mon père, je l'cherche partout, y nous a quittés, au milieu du r'pas, sans prévenir personne.

VAUVELDE.

Votre père, Natié, oui je l'ai vu, il va vous rejoindre, il m'a chargé de vous dire de ne pas quitter la table et le jardin, avant son retour; ainsi, vous allez reprendre votre place, et moi-même...

(Pendant ce couplet, Klas, qui a suivi Natie de loin, paraît et écoute.)

SCENE VII.

VAUVELDE, NATIE, KLAS.

KLAS.

Là! Je t'y prends encore! j' l'aurais parié! n' vous gênez pas, Mad. Klas, n' vous gênez pas.

NATIE.

Toujours ta maudite jalousie.

VAUVELDE.

Comment, M. Klas est jaloux de moi!

KLAS.

Oui, monsieur, j' sis jaloux. et si comme moi, vous aviez du cœur. . .

VAUVELDE, *la main sur son sabre.*

Je suis prêt à vous le prouver.

KLAS.

C'est du cœur amoureux que j' parle, M. Stéen, quand on brûle du feu d'la passion qui vous consume pour l'objet de son amour, un rival déplait, et on n'aime pas à l' voir.

VAUVELDE.

En ce cas, on s'explique avec lui, on se bat et on le tue.

NATIE.

C'est tout simple.

KLAS.

C'est tout simple, sans doute, c'est tout simple, quand on est sûr de tuer, mais si on n' tue pas?

VAUVELDE.

On est tué.

KLAS.

C'est c'qui fait que j' m'explique sans m' battre.

VAUVELDE.

L'avanture de tantôt aurait-elle dérangé un peux ta cervelle.

KLAS, *bas.*

Chût! n' parlez donc pas d' ça, je n' m'en ressens pas du tout. (*haut.*) d'ailleurs, je n' vous en veux pas précisément, à vous, M. Stéen, vous êtes soldat, vous n'avez pas d' femme, vous cajolez celle des autres, n'y a rien à vous dire, c'est vot' métier, mais madame qui s'en laisse conter, v'la c' qui m' fait mal! maintenant qu'elle est ma femme, quoiqu'elle peut desirer d' mieux; j' vous l' demande?

NATIE, *le caressant.*

Ecoute, mon bon p'tit Klas.

KLAS.

Mon bon p'tit Klas. . . j'ny tiens pas, quand avec sa p'tite voix douce, elle me dit, mon bon p'tit Klas.

NATIE.

Tu veux donc toujours et' jaloux.

KLAS.

C'est pus fort que moi, j' suis venu au monde comm' ça.

NATIÉ.

Eh ben! j' te promets d'exercer ta jalousie; je n' prétends pas et' malheureuse, à cause de tes sottes visions, et pis qu'enfin j'ai l'honneur d'êtr' ta femme, faut qu' tu t'habitues à faire tout c' qui m' conviendra. (*elle lui donne un soufflet et se sauve.*)

KLAS.

Mon dieu! mon dieu! et' tracassé comm' ça un jour d'mariage. ousqu'on a tant à fair'! ça vous ôte tous vos moyens, on n'y est plus, et puis l' lendemain on vous dit qu' vous n'êtes bon a rien. (*Il court après elle.*) Natie! eh! Natie. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

VAUVELDE, ensuite GROTIUS, en maçon, BEUSCHEP, LAMBERTS, VAUVELDE.

VAUVELDE, *appellant.*

Monsieur, le moment est favorable, personne ne vous observe.

GROTIUS.

Suis-je assez bien déguisé sous ces habits grossiers.

VAUVELDE.

A ne pas vous reconnaître.

LAMBERTS.

Avant qu' vous n' vous mettiez en route, j' vas moi-même m'assurer qu'aucun danger n' vous menace, les premiers pas sont les plus difficiles, à cause du voisinage d' la forteresse et du passage d' la Meuse. (*Il sort du côté opposé au village.*)

SCENE IX.

GROTIUS, BEUSCHEP, VAUVELDE.

VAUVELDE.

Mon cher maître, vous allez donc enfin recouvrer votre liberté.

GROTIUS.

Mais à quel prix, grand dieu! tout le poids de l'infortune pèse sur moi. Je vais désormais passer une vie inutile à mon pays. Proscrit et dépouillé de mes biens, je vais chez l'étranger offrir le spectacle de ma misère, et solliciter une pitié que mes concitoyens me refusent; heureux encore, si dans l'acharnement de leur haîne, mes ennemis ne me séparent point pour toujours de ma femme et de mon fils.

BEUSCHEP.

Vous vous exagérez leur pouvoir et leur vengeance.

GROTIUS.

La fureur des factions est toujours extrême; lorsqu'une fois elles ont violé les lois, elles osent tout.

BEUSCHEP.

Nos troubles finiront et vous reviendrez alors parmi nous.

GROTIUS.

Non, mon exil doit être éternel, ils ont juré ma perte, ils tiendront leur serment! eh! que m'importe après tout quelle sera ma destinée; c'est toi seule, ô ma patrie, qui m'occupe encore dans ces tristes instans; sur le point de te quitter à jamais, j'atteste le ciel que le regrêt de te perdre est le premier de mes maux, et ton bonheur, le plus ardent de mes vœux; un enchaînement de fatales circonstances m'enlève l'espoir de te consacrer mes services; mais en quelques lieux que Grotius respire, quelques soient tes erreurs et tes torts envers lui, tu conserveras son amour et tes droits sur sa personne.

VAUVELDE.

Lamberts revient.

SCENE X.

Les Précédens, LAMBERTS.

LAMBERTS.

Profitez du moment, tout vous favorise.

BEUSCHEP.

Vauvelde et moi, nous allons vous accompagner à quelque distance; nous reviendrons ensuite, lui au fort, et moi dans le village ; c'est là que doit me rejoindre le messager que j'ai expédié vers le prince, peut-être me rapportera-t-il les ordres que je desire et que j'ai sollicités.

GROTIUS, *à Lise et à Vauvelde.*

Mes amis, je vous recommande ma femme et mon fils, prêtez leur, jusqu'à ce qu'ils puissent se réunir à moi, tous les secours que vous m'avez prodigués. Vauvelde, tu leur serviras de guide et de protecteur dans leur route, tu reviendras vers moi, nous sommes désormais inséparables.... Quant à vous, Lamberts, j'espère un jour reconnaître vos bons offices, autrement que par des paroles. Vous, mon ami, la seule récompense digne de ce que vous faites pour moi, est dans votre cœur.

BEUSCHEP.

En vous sauvant, je sers à-la-fois, l'amitié, les lettres et mon pays.

LAMBERTS.

Mon cher bienfaiteur!

VAUVELDE.

Mon cher maître.

GROTIUS, *leur tendant les bras.*

Braves amis.

(Il reçoit leurs adieux et s'éloigne avec Beuschep et Vauvelde, Klas paraît dans ce moment.)

SCENE XI.

LAMBERTS, KLAS.

KLAS.

Mon père! mon père!

LAMBERTS.

Eh bien!

KLAS.

Quoiqu' c'est donc que c't'homme qui s'en va avec M. Beuschep et M. Stéen.

LAMBERTS.

C'est un d' mes ouvriers,

KLAS.

Ca! un maçon! laissez donc papa, vous qui n'ét' pas tout-à-fait. . . simple, comment voulez vous que j'croie ça?

LAMBERTS.

Qui veux-tu donc qu'ça soit.

J'lai reconnu! c'est M. Grotius!

LAMBERTS.

M. Grotius? qu'est gardé à vue et surveillé d'façon, que c' matin encore l'gouverneur a défendu de l'laisser sortir d'sa chambre! tu verras qu'on aura choisi c' moment là tout exprès pour l'faire évader.

KLAS.

Je n'suis pas obligé d'savoir comment ça c'est fait, suffit que j'suis sûr qu'c'est lui : et j'm'en vas bien vite l'aller dire au fort, pour qu'on mette en prison c'M. Steen, à qui j'en veux, et qui a sûrement manigancé tout ça, puisqu'il est avec M. Grotius! ça l'y apprendra à toujours causer avec Natié. J'cours tout d'suite.....

LAMBERTS *l'appelant.*

Klas! Klas!

(Klas, en courant, heurte Natie qui entre vivement.)

SCENE XII.

LAMBERT, NATIE, KLAS.

NATIE.

Prends donc garde, nigaud.

KLAS.

C'est pas d'ça qui sagit; faut d'dire qu'un prisonnier du fort s'est évadé.

NATIE, *avec joie.*

Tant mieux! et lequel donc.

KLAS.

M. Grotius.

NATIE.

Justement c'lui auquel j'm'intéressais l'plus. Que j'suis donc bien aise.

LAMBERTS.

Elle a bon cœur, elle.

KLAS.

Bon cœur! vous donnez la d'dans, vous n'voyez pas qu'ell n's'interess'tant à M. Grotius, qu'à cause de M. Steen : mais c'est égal. Vas, ton M. Steen n'y pass'ra pas moins, c'est ben inutilement qu'mon père m'ostine à m'sout'nir que ce n'est pas M. Grotius.

NATIE.

Et si not' père n'veut pas qu'çà soit lui?

KLAS.

C'est lui ou moi.

LAMBERTS.

Eh bien ! oui, c'est lui.

KLAS.

Là.

LAMBERTS.

C'est moi qui lui ai conseillé de s'sauver, j'l'ai reçu chez moi, j' l'y ai fourni les habits qui l'déguisent ; j'suis donc coupable aux yeux du Gouverneur, puisque j'ai contrevenu à ses ordres ; et selon lui, j'ai mérité la mort. Tu sais si Waldenberg est vindicatif et cruel; maintenant vas tout lui découvrir, venge-toi de M. Steen, en dénonçant not' bienfaiteur. C'est au prix d'la tête d'ton père, que tu fras tout ça.

NATIE.

Est-ce que t'hésiterais un seul instant ?

KLAS.

Allons donc, est-c' que j'voudrais seulement un' fois faire tuer mon père ? mais en déclarant c' qu'a fait M. Steen ; j'nai pas besoin d'dire c' qu'a fait papa.

LAMBERTS.

Je l'dirai moi ; dans tous les cas, j' m'en ferais une gloire : dans c'lui-ci, j' m'en ferais un devoir. Je n'voudrais pas qu'on m'soupçonnât d'l'avoir servi pour le trahir.

NATIE, *à Klas.*

Tiens, Klas, si je n' te savais pas si bête, j'te croyais un méchant homme, et j'me démarierais sur-le-champ ; mais t'as l'cœur meilleur qu'la tête. Mon bon p'tit Klas ! j' t'ai souvent vu pleurer, quand on racontait un' bonne action, juge donc du plaisir qu'on doit avoir à en faire un' bonne soi-même. Commençons par là not' mariage, ça l'bénira pour toute sa durée. N'me refuse pas, mon bon p'tit Klas, ca s'rait mal de r'fuser sa p'tite femme l'premier jour d'ses nôces.

KLAS, *pleurant.*

Tu l'veux ! eh ben ! oui j'me tairai, et j'men réjouirai même avec vous. J'suis déjà tout content.

LAMZERTS, *riant.*

Il y paraît.

KLAS.

Parc' que j'pleure ! C'est elle qui, avec son *mon bon p'tit Klas*, me retourne comme elle veut. Est-ce ma faute, à moi, si j'suis sensible ?

NATIE.

Voici tous nos amis.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, STOT, Paysans, Paysannes, Soldats.

STOT, *gris.*

Allons, mes enfans, il est tems d'commencer la danse.

KLAS, *pleurant.*

Oui, dansons, amusons-nous.

STOT.

Qu'est-ce que t'as donc, mon gendre ?

KLAS, *pleurant.*

Rien, beau-père, c'est que j'suis content; mais ça s' passera, n'y faites pas attention.

NATIE.

Ris donc un peu. A te voir pleurer, on dirait que t'es fâché d'm'avoir épousé.

KLAS.

C'est vrai. . . t'as raison. . . v'là que j'me calme. . . tiens, ris je pas bien comm' çà !. . . Allons, allons, en place.

LAMBERTS.

Un moment, mes amis j'apperçois mad. Grotius, qui vient ici avec son fils.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. GROTIUS, ADOLPHE.

Mad. GROTIUS.

Bonjour, mes amis, (*bas à Lamberts.*) est-il parti ?

LAMBERTS, (*de même.*)

Oui, madame, et heureusement.

Mad. GROTIUS, (*de même.*)

On ne se doute de rien au fort ?

LAMBERTS, (*de même.*)

Il est à présent dans la barque de Dort.

Mad. GROTIUS, (*bas.*)

Je puis croire au succès ?

LAMBERTS.

Je n'en doute plus.

Mad. GROTIUS, (*bas.*)

O mon Dieu ! je te rends grâces !

ADOLPHE, (*haut.*)

Maman, je vais bien danser.

Mad. GROTIUS.

Tu le peux maintenant, mon fils. (*aux paysans.*) Mes amis, je ne viens pas interrompre vos plaisirs, mais les partager. (*on se dispose à danser.*)

KLAS.

Arrêtez donc, vous autres, c'est pas l'tout d'êt' marié, faut encore êt' honnête. V'là t'y pas mad. Grotius, à qui que j'dois un compliment ?

STOT

Eh ben, mon gendre, fais ton compliment.

KLAS.

Attention. . . . madame, certainement que j'aurais d'ben belles

choses à vous dire, si j'voulais vous parler de c'que vous savez ben, que j'sais ben aussi, moi, quoique d'une façon je n'le sâche pas, ce qu'y n'savent pas, eux, quoiqu'y voudraient ben l' savoir; mais comme je n' veux pas dire c' que j' n'sais pas, quoique je l' sâche, d' peur d' leur apprendre c' qui n'savent pas c'est c' qui fait qu'je m' tais.

MAD. GROTIUS, *souriant.*

Mon cher Klas, je vous remercie de l'intention.

KLAS.

Madame est trop bonne. (*à Natie.*) J' m'en suis joliment tiré; n'est-ce pas?

NATIE.

Personne n'a compris c' que tu voulais dire.

KLAS.

C'est fait exprès . . . Allons dansons maintenant.

BALLET.

(A la fin du Ballet, on entend plusieurs coups de canon.)

LAMBERTS.

Q'entends-je? c'est l' signal pour avertir les différens postes de l'évasion d'un prisonnier.

STOT.

Un prisonnier s'est sauvé! j'cours ben vîte au fort.

LAMBERTS, *l'arrêtant.*

Garde-t-en ben! n'as-tu pas obtenu la permission de t'absenter? n'va pas t'mêler de c' qui arrive pendant ton absence. Reste, tu n'as rien à craindre.

STOT.

C'est juste, je reste.

SCENE XV.

Les Précédens, LISE, *accourant.*

LISE, *essouflé.*

Madame! madame!

Mad. GROTIUS.

Qu'est-ce, Lise? quelle nouvelle?

LISE.

Le gouverneur Waldenberg! . . .

Mad. GROTIUS.

Eh bien?

LISE.

Il est de retour.

Mad. GROTIUS.

Déjà!

LISE.

A peine étiez-vous sortie du fort, qu'il est arrivé. On ne l'attendait pas sitôt. Il est venu sur-le-champ s'assurer si M. Grotius était

toujours dans sa chambre. Quand il a vu qu'il n'y était plus, il est entré dans une fureur telle, que j'ai cru qu'il allait me tuer. Il a fait appeler le colonel Stedmann, il a demandé M. le docteur Beuschep. J'ai profité d'un moment d'agitation, pendant lequel ses soldats et lui ne faisaient pas attention à moi, je me suis esquivée, et j'accours de toutes mes forces, pour vous annoncer cette nouvelle. . . , Ah! madame, je tremble pour vous.

mad. GROTIUS.

Eh! qu'ai-je à craindre?

LAMBERTS.

Walderberg ests i méchant.

mad. GROTIUS.

Rassurez-vous, mes amis, je ne le redoutais que pour mon époux; à présent il ne m'inspire que du mépris et de l'horreur.

KLAS.

V'là monsieur Stéen qui accourt à toutes jambes.

SCENE XVI.

Les Précéeens, WAUVELDE.

Walderberg vient ici, madame, je le devance à peine, occupez-le aussi long-tems que vous pourrez.

mad. GROTIUS.

C'est mon projet.

KLAS.

M. l'Gouverneur!

(Mouvement de frayeur dela part des paysans, qui se rangent du côté opposé à celui par lequel entre Walderberg.

SCENE XVII.

Les Précédens. WALDENBERG, soldats.

WALDERBERG.

Madame, votre mari s'est évadé pendant mon absence, qui peut lui avoir aidé à tromper ma vigilance.

Mad. GROTIUS.

Moi!

WALDENBERG.

Et quels sont vos complices?

Mad. GROTIUS.

Je n'en ai point; seule, j'ai conçu le projet de sa fuite; seule j'en ai ménagé les moyens; seule enfin, je l'ai exécuté. Je suis trop jalouse de cette gloire pour avoir voulu la partager.

WALDERBERG.

En effet, vous devez regarder cette action.....

Mad. GROTIUS.

Comme la plus belle de ma vie. Le devoir, l'honneur, l'amour, les sentimens les plus doux et les plus honorables, me la commandaient. (*En souriant*). Vous m'avouerez que je ne m'y suis pas mal prise.

WALDERBERG, *à Lise.*

Et toi, misérable? tu as aussi contribuéà cette évasion.

LISE.

Je ne dis pas non.

WALDERBERG.

Malheureuse!

LISE.

Et de quoi donc? D'avoir rendu service à mon maître.

WALDERBERG.

D'avoir favorisé sa fuite.

LISE.

C'était à vous de le garder.

WALDERBERG.

Tu seras sévèrement punie.

ADOLPHE.

C'est vous qui serez puni. Vous répondiez de mon père, et vous l'avez laissé échapper.

LISE.

Au reste, c'est aux magistrats que je dois compte de ma conduite.

Mad. GROTIUS.

Elle a raison, monsieur, les lois nous assignent des juges : et heureusement vous n'êtes pas de leur nombre.

WALDERBERG.

Quelque part que Grotius ait porté ses pas, il n'échappera pas aux recherches que je viens de donner. Le colonel Stedmann est à sa poursuite. et j'attends le résultat de ses démarches.

Mad. GROTIUS.

Mon époux n'est plus en votre pouvoir.

UN OFFICIER.

Le colonel Stedmann vient ici.

SCENE XIX.

Les Précédens, STEDMANN.

STEDMANN.

Commandant, Grotius en arrêté.

Mad. GROTIUS.

Grand Dieu!

WALDERBERG.

Je triomphe!

Selon vos ordres, j'avais dirigé plusieurs patrouilles sur les bords

de la Meuse, l'une d'elles est arrivée à la Sargue-de-Dort, au moment où le patron allait quitter le rivage. L'officier qui commandait ce détachement, monte sur la barque et la fouille avec la plus grande attention, une première visite trompe son attente; mais un ouvrier maçon, dont la contenance et les regards sont au-dessus de son état, fixe tout à-coup sa défiance. Il l'approche, l'observe, et malgré son adroit déguisement le reconnaît pour Grotius. Il l'amène aussitôt vers moi, et je viens le remettre entre vos mains, ainsi que mon devoir me le prescrit.

WALDERBERG.

Il ne s'évadera pas une seconde fois. (*A part.*) Sa fuite est l'arrêt de sa mort

STEDMANN.

Voici votre prisonnier.

SCENE XX.

Les Précédens, GROTIUS, soldats.

Mad. GROTIUS.

Tout espoir est donc perdu.

GROTIUS.

Le sort se déclare contre nous. Je viens reprendre des fers, dont je laisse à Walderberg le soin d'appesantir le poids.

WALDERBERG.

Colonel, que le prisonnier soit séparé de sa famille, et mis au secret jusqu'à nouvel ordre.

STEDMANN.

Commandant, un prisonnier n'est jamais coupable de tenter de se procurer la liberté.

Mad. GROTIUS.

Mon ami, on ne m'éloignera pas de vous.

ADOLPHE.

Je veux aller avec papa.

WALDRNBERG.

Faites votre devoir, obéissez.

(On veut separer Grotius de sa femme et de son fils.)

SCENE XXI.

Les Précédens, BEUSCHEP.

BEUCHEPS, *accourant.*

Arrêtez, arrêtez.

Mad. GROTIUS.

Monsieur Beuschep.

GROTIUS.

Que va-t-il faire?

BEUSCHEP.

Monsieur le gouverneur, cette violence est au moins inutile, Grotius est libre.

GROTIUS.

Qu'entends-je ?

Mad. GROTIUS,

Serait-il vrai !

WALDERBERG.

Monsieur le docteur, vous abusez de la considération que me donne pour vous, la confiance dont le prince vous honore ! mais il est des bornes à tout.

BEUSCHEP, *à Grotius.*

C'est sans doute ce que pensait Maurice, en traçant cet ordre que vient de me rapporter le messager expédié par moi ce matin.

GROTIUS, *lisant.*

« Nous, Maurice Guillaume, Prince d'Orange, Stadhoudre de
» Hollande, Groningue, etc. Voulant mettre un terme aux trou-
» bles qui divisent les Sept Provinces, et donner par nous-mêmes,
» l'exemple de la tolerance et de la reconciliation, ordonnons que
» le prisonnier d'État, Grotius, soit mis sur-le-champ en liberté.
» Nous n'attachons à cette grâce, d'autre condition que celle de
» quitter, pour quelque tems, le territoire Batave, où sa presence
» pourrait allumer de nouvelles discordes. La France lui offre un
» asile honorable. Nous le verrons avec plaisir habiter cette Cour,
» dans laquelle il peut être utile à sa patrie, *Signé*, MAURICE. »

WALDERBERG.

Maurice a-t-il bien calculé les suites d'une pareille indulgence?

BEUSCHEP.

Je ne crois pas, M. Walderberg, que ce soit à vous qu'il veuille en rendre compte. (*Il remet un paquet à Stedmann.*) Monsieur le colonel, cette lettre vous regarde, je vous prie de nous en faire connaître le contenu.

STEDMANN, *lisant.*

« Colonel Stedmann, je suis instruit des abus et des vexations en
» tout genre, dont le gouverneur Waldenberg s'est rendu cou-
» pable dans ses fonctions. Je le destitue du commandement de la
» forteresse de Loëvesteen, et je vous en investis à sa place :
» A la réception de la présente, vous prendrez possession de
» votre nouveau poste, et le premier acte de votre autorité, sera de
» vous assurer, sans délai, de la personne du sieur Walderberg,
» mon intention étant de le faire traduire au conseil de guerre. »

Signé, MAURICE.

WALDERBERG.

Et c'est ainsi que le prince reconnait mes services.

STEDMANN.

Il m'est pénible, monsieur le gouverneur, d'exécuter l'ordre du Stadhouder, mais vous savez que le premier devoir d'un soldat est l'obéissance, veuillez donc me remettre votre épée et vous rendre au fort.

WALDENBERG.

La voilà. En la rendant je n'éprouve qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas plutôt fait servir à l'accomplissement de mes desseins.

STEDMANN.

M. Grotius, qu'il me soit permis de vous dire combien je prends part à votre délivrance, en quelque contrée que vous fixiez vos pas, mes vœux et ceux de tous vos compatriotes appelleront sur vous le bonheur. (*A Waldenberg.*) Veuillez me suivre, monsieur.

(*Il sort avec les soldats et Waldenberg.*)

SCENE XXII.

GROTIUS, Mad. GROTIUS, BEUSCHEP, LAMBERT, KLAS, STOT, VAUVELDE, LISE, NATIE, ADOLPHE, villageois.

KLAS.

J'men ai toujours douté que c' méchant gouverneur finirait mal.

GROTIUS.

Suis-je libre en effet!

BEUSCHEP.

Oui, mon ami, allez porter pour quelque tems, chez l'étranger, un nom déjà célèbre, et que vous illustrerez encore.

VAUVELDE.

Et moi, comme Waldenberg, auquel seul je m'étais engagé, me rend je crois ma parole, je n'ai plus besoin de ce déguisement, je suis à vous mon cher maître. (*Il ôte son déguisement.*)

NATIE.

Ah! mon Dieu! c'est M. Vauvelde.

KLAS.

Tiens! encore un déguisement.

ADOLPHE.

Ne crains rien, c'est notre ami Vauvelde.

KLAS.

C'est t'y ben sûr! ma foi, oui, mais c'est comme un sort, j'en ai l'esprit frappé. Y m'semble qu' tout l' monde est déguisé autour de moi.

GROTIUS.

Mes enfans, ce jour appartient aux sentimens les plus doux, que rien n'en trouble la joie. Je rends grâce à Maurice de son indulgence; je quitterai la Hollande puisqu'il le veut, mais dites lui bien, mon ami, que je ne m'abuse pas sur les véritables motifs qui le dirigent dans cette circonstance, c'est aux sollicitations réitérées de la France que je dois ma liberté. Elle est peut être le gage d'un nouveau traité entre les deux nations; le Stadhoure pense que mon exil peut être utile à mon pays, cette considération suffit pour me déterminer. J'irai à Paris, et puisse l'accueil favorable qui m'est promis dans cette ville, tourner encore au profit de mes concitoyens.

FIN.